

PATRICK
BESSON

La mémoire de Clara

Roman



éditions du
ROCHER

Patrick Besson

La Mémoire de Clara

Roman

Le Rocher

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Le monde a changé, Clara, et toi aussi. Et moi aussi. Quelqu'un que j'aimais bien, et pour lequel mon arrière-petit-fils Aimé a une passion dévorante, sombre, peut-être funeste, a écrit : « *Vieillir c'est comprendre que le monde est réel et que soi-même on ne l'est pas alors que, jeune, on croyait l'inverse¹.* »

– 13 heures au couscous ? Mets un foulard, ils n'acceptent pas les femmes sans.

– Je sais. Je l'ai lu dans le *Rachid et Millaut*.

Terrasse de la Petite Casbah, une heure plus tard. Clara est venue à pied, elle s'est perdue. C'est à la place Max Gallo, en bas du boulevard Raoul Mille. À chaque fois, ça lui fait la même chose. Elle ne sait pas s'il faut prendre à gauche ou à droite. Elle est obligée de demander son chemin mais souvent les gens ne le connaissent pas : ce sont des touristes. Elle voit Aurélia, qui doit l'attendre depuis une demi-heure. Elle a un joli foulard doré Hermès, de la collection d'hiver designée par la femme du nouvel émir du Qatar. Celle-ci a fait des études de stylisme à la célèbre école de Pyongyang. Il y a un verset du Coran imprimé dessus mais Clara fait partie de ces générations de femmes trop âgées pour avoir appris l'arabe à l'école. Aurélia paraît déçue. C'est une vieille centenaire qui a l'air d'avoir quatre-vingts ans à peine.

– Si tu m'as reconnue, dit-elle avec une moue de ses nouvelles grosses lèvres retroussées, c'est que mon dernier lifting a échoué.

– S'il avait échoué, je ne t'aurais pas reconnue.

– Tu as toujours le sens la répartie, malgré tes pertes de mémoire.

– L'esprit, c'est ce qui reste quand on n'a plus de mémoire. Comme on ne se souvient de rien, on peut rire de tout.

– J’adore. Si je pouvais, je rajouterais un zéro au chèque, mais maintenant qu’on est une multinationale, on ne peut plus rien faire de rigolo. Couscous mouton ?

– Non : blanc de poulet.

La serveuse ne parle pas le français. Elle s’excuse en anglais : elle arrive d’Ouzbékistan, pays acheté récemment par un fonds souverain établi aux îles Caïman. Les deux femmes passent leur commande en anglais.

– Tu portes un foulard Agnès B. ? demande Aurélia.

– Oui, mais je vais en changer : il y a eu un défilé Agnès B. à Jérusalem, ça n’a pas plu à l’émir du Luxembourg. En revanche, le défilé automne-hiver Saint-Laurent à Ramallah a eu un super bon impact au Moyen-Orient.

– Ça m’étonne quand même que Pierre Bergé ait laissé faire ça.

– Depuis son cent cinquantième anniversaire, ce n’est plus le même homme.

– On boit quoi ?

– Thé à la menthe ?

– J’en ai marre du thé à la menthe : à Paris, on ne sert plus que ça.

– Du beaujolais ?

– Chut.

– Je déconnais.

– Les Qataris n’ont aucun humour sur la question.

– Dans la mode, on n’a jamais fait que prôner le régime sec islamique. On était des précurseurs. On avait prévu l’Occupation.

– De l’eau ?

– L’eau, c’est mauvais. Il y a plein de germes dedans, y compris dans l’eau minérale.

– Un Coca ? Francis Scott Fitzgerald a écrit son premier roman en ne buvant que du Coca-Cola. Pour les autres livres, il est

passé au gin, c'est pour ça que c'est devenu meilleur.

Elles sont assises sur la terrasse chauffée. Arrivent la semoule et les légumes, le mouton et le blanc de poulet. Elles ont choisi le Coca comme Fitzgerald, sauf que celui de ce dernier n'était pas *diet*. Ça ne l'a pas empêché de mourir maigre, alors qu'Hemingway est mort gros. Hemingway aimait manger et il a mangé Fitzgerald.

– De quoi te souviens-tu, Clara ?

– Je me souviens qu'en face c'est la mer.

– En face de quoi ?

– De nous.

– Tu plaisantes.

– Oui. Je me souviens de ma mère. Elle est morte ?

– Oui.

– Comme ça, je serai plus libre.

– Proust a attendu que ses parents soient morts pour écrire son roman.

– C'était une grande violoniste.

– Pianiste.

– Mais non.

– Tu paries ? On regarde sur Ypernet.

– Pianiste, si ça te fait plaisir.

– Ça ne me fait pas plaisir.

– Mon père. Là c'est le noir complet.

– Tu sais ce qu'on va faire, Clara ? Te choisir un auteur. Il rassemblera la doc sur Ypernet et il écrira le livre à la première personne.

– Moi, je fais quoi ?

– Tu le reliras.

– Je pourrai faire des corrections ? J'adore faire des corrections. J'aurais voulu être maîtresse d'école, j'ai surtout été maîtresse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Pourtant, elle édite ses mémoires. Elle n'est pas rancunière.
Si c'était moi.

Ils se quittent sans se faire de promesses, chacun guettant sur
l'écran de l'ordinateur la future trahison de l'autre.

III

L'aube ne l'a pas réveillé : il était déjà debout devant la fenêtre de sa chambre, à l'asile. C'est un ancien insomniaque. Avant d'être interné, il écoutait les radios du monde entier pendant la nuit pour mesurer toute l'injustice faite aux peuples sans que personne à part lui ne se donne la peine de la dénoncer avec vigueur et, qui plus est, d'aller la combattre. C'était l'époque où il avait son avion. À l'asile, il n'a pas droit à la radio. Il ne sait donc plus ce qui se passe sur terre mais il a dépassé ce stade. Par ailleurs, il n'a plus d'avion, alors il ne pourrait pas faire grand'chose pour les gens. Quand on ne peut plus atterrir, inutile de s'attendrir. L'avion ne lui manque pas plus que la radio. Il est passé à un autre stade. Un stade qu'il n'hésiterait pas, si quelqu'un lui posait la question comme avant quand il donnait des interviews, à qualifier de mystique. Il est le sauveur et il est venu sortir le monde de la misère et de la mort. Il est l'homme qui arrêtera la mort. Le reste – ces petites vanités dont les autres humains, ceux qui, par exemple, n'ont pas encore été internés, sont férés – ne compte pas.

Il se souvient de toutes les villes où il a atterri quand il avait son avion : Damas, Tokyo, Managua, Mexico City, Tel-Aviv, Moscou, Belgrade, Sarajevo (32 fois), Pékin, Tripoli (a redécollé aussitôt), Manchester, Umeå, Bangkok (pas descendu de l'avion), Ho-Chi-Min-Ville, Le Cap, Brazzaville, Santiago, Vancouver, Kigali, New York, Phoenix, Bruxelles. Il a encore sa tête, contrairement à Clara Brancusi, qu'il a connue quand elle s'appelait Bruti. Il avait à l'époque cette grande propriété aux

îles Fidji qu'il a revendue depuis. Fidji, c'est trop loin de tout. Ils étaient en train de déjeuner au bord de la piscine olympique. Il se souvient des articles qu'il y avait, dans la presse mondiale, sur sa piscine olympique. Le plupart lui étaient favorables mais il y avait aussi quelques journalistes antisémites pour poser des questions hostiles à Israël comme : « En quoi un écrivain a-t-il besoin d'une piscine olympique ? » Il avait répondu, évidemment : « Pour nager. » Les ennemis les plus acharnés des Juifs demandaient alors : « Le Pacifique n'est-il pas assez grand pour un écrivain français qui sait nager ? » Le problème avec l'océan, avait-il l'habitude de rétorquer avec son fameux rictus de déplaisir intellectuel, c'est qu'il est salé. Il détestait le sel, ça lui rappelait l'amertume du destin des Juifs.

Les Fidji sont un archipel composé d'îles d'origine volcanique et d'atolls madréporiques. Alternant les forêts tropicales, les prairies d'élevage, les plantations d'ananas et de cannes à sucre. Clara était passée voir des amis à Suva, la capitale, et elle avait fait avec eux une croisière sur le lagon bleu autour des îles Yasawa. La propriété de Solal Cohen se trouvait sur l'île Viti Levu. Dès qu'il la vit, longue et pâle dans un pagne pastel qui laissait voir son corps parfait, il sut que Clara Bruti apporterait le trouble, l'angoisse, le désordre, le désespoir, la solitude, la misère et la mort chez les Cohen. Ce fut en quelque sorte une rencontre antisémite et génocidaire. Jean-Paul Lovamour, qui avait fini sa salade de tofu et de haricots verts arrosés d'un mince filet de jus de papaye, se leva le premier. Il était toujours celui qui se levait le premier à l'apparition d'une dame. Où cela l'avait-il mené ? En Argentine.

Tout le monde se connaissait. Au-delà d'un certain niveau de célébrité et de fortune, tout le monde se connaît. Comme, en dessous d'un certain seuil de pauvreté, chacun s'ignore.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

y a de l'agitation dans ta maison d'édition, les gens courent et crient.

– Ça y est, ils ont lu le livre.

– Je vais voir ce qui se passe.

– Aimé ?

– Solal Cohen vient de se jeter dans la Seine, au square du Vert Galant.

– On l'a repêché ?

– Oui.

– C'est quoi, sa première déclaration ?

– Il n'en a pas fait. Il est mort.

– Tu plaisantes ? C'est un excellent nageur. Aux Fidji, il faisait ses trente longueurs sans problème.

– Je vois les images sur mon iPhone. Ils viennent de recouvrir son visage avec une bâche Reebok.

– Reebok va prendre dix points en bourse. J'appelle mon agent de change.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ? Cohen était quand même ton auteur.

– Tu as raison : il faut qu'on remette en place *Un Dieu pour quoi faire* ? Il nous en reste plein.

– Grand' mère, as-tu du cœur ?

– Je l'ai laissé dans le krach de 2047, quand j'ai dû vendre le trois pièces de Quiberon où tes arrière-arrière-grand' parents m'avaient élevée et où j'ai vécu jusqu'à mon agrégation de lettres classiques.

V

Elle ne se souvenait plus que c'était ce jour-là qu'il devait lui rendre visite pour établir à la fois le plan de ses mémoires et leur future méthode de travail. Aussi, quand le bruit de la sonnette retentit dans le studio, ne se leva-t-elle pas pour ouvrir la porte. Elle regardait un feuilleton télé en pensant que c'était une dramatique, ayant oublié qu'elle avait vu l'épisode précédent la veille. Sa puce sonna. Ah, Aimé Boucicaut. Était-il enfin arrivé à Nice ? Selon Aurélia, il logeait au Méridien, ce vieux palace construit en 1974 ainsi que Cancun au Mexique et les Twin Towers à New York mortes à 26 ans (11 septembre 2001) comme Jim Morrison. C'était pourtant un jeune écrivain. Les écrivains sont atteints de nostalgie, les jeunes comme les vieux. Tout le monde regrette le passé car tout le monde regrette sa jeunesse mais que regrettent les jeunes écrivains ?

– Que puis-je faire pour vous, Aimé ?

Ce qui avait le même son, elle en était consciente, que : « Que puis-je faire pour vous aimer ? » Elle sourit de sa propre ambiguïté. Elle avait toujours le sentiment d'avoir dix-sept ans mais aujourd'hui un peu plus que les autres jours. Elle ne savait pas pourquoi. D'ailleurs si, elle savait. C'était parce qu'elle allait être bientôt en présence d'un garçon de vingt-et-un ans, soit de quatre ans de plus qu'elle

– Ouvrir la porte, dit le jeune homme.

– Quelle porte ?

– La vôtre, Clara. Ou devrais-je dire Madame la présidente ?

– C'est vous qui avez sonné ?

– Je vous dérange, peut-être ? Si vous préférez, on se voit demain.

– Non, je vous ouvre, bien que je ne sois pas en tenue pour le faire.

– Je repasse plus tard.

– Vous avez quelque chose contre les joggings Saint-Laurent ?

– Pour les hommes ou pour les femmes ?

– Je suis une femme, Aimé.

Lire aussi : *je suis une femme aimée.*

– Je préfère les survêts Victoria Secret.

– Victoria Secret ne fait pas de survêt.

– C'était de l'humour.

– J'adore les hommes qui ont de l'humour. Les autres en sont tellement dépourvus.

– Je peux entrer alors ?

– Faites comme chez vous.

– Pour cela, il faut que m'ouvriez la porte.

– J'avais oublié qu'elle était fermée.

– Savez-vous où elle se trouve ?

– J'ai un bon repère : c'est à l'opposé de la fenêtre.

Elle se lève, ouvre la porte et découvre le jeune auteur de *What the fuck* pourchassé par le fisc français. Il est mieux que sur Ypernet, où elle a cherché ses 732 photos. Elle se demande combien de photos d'elle il a cherché. Avec Ypernet, plus personne ne se voit pour la première fois. C'est encore un jour gris sur Nice au centre duquel brille ce jeune intellectuel qui lui rappelle tant de jeunes intellectuels. Cette mauvaise réputation qu'ils ont au lit : injustifiée. La plupart d'entre eux sont plus cochons que le pire des éleveurs de porcs.

Il sourit. Tous les hommes sourient le premier jour, soit pour montrer à une femme qu'elle leur plaît, soit pour lui cacher

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Comment faisiez-vous, à l'Élysée, pour faire entrer le haschich ?

– Ce n'est pas une question que poserait un brancusiste fidèle. Qui êtes-vous ?

– Lionel Passembleu, chauffeur de taxi.

– C'est, avec SDF, la meilleure couverture pour un espion ou un paparazzi.

– Quand je pense que des gens vous soupçonnent d'avoir perdu la raison.

– La mémoire, pas la raison.

– Je me rends compte, après ce que vous avez dit, que c'est loin d'être le cas.

– Qu'est-ce que j'ai dit, Lionel ?

– Vous vous souvenez de mon prénom.

– Lionel, c'est votre prénom ?

– Je ne sais pas quoi vous offrir.

– C'est déjà fait : l'hospitalité.

– Je pourrais faire plus.

– Non, pas de sexe.

Il y a quelque chose de bizarre dans ce deux-pièces. Il n'a pas l'air occupé, même par un célibataire de plus de quarante-sept ans. Le visage du chauffeur de taxi n'est pas un visage de chauffeur de taxi, celui d'un chauffeur tout au plus.

– Qu'avez-vous fui, Clara ?

– La foule. Elle est trop sauvage.

– Vous aussi, vous êtes sauvage.

– Qui me disait ça ?

– Mick Jagger ?

– Non. Lui, il me disait que j'étais chère. Quel radin.

– Arno Klarsfeld ?

– Peu avant la disparition d'Israël, j'ai dû recoucher avec lui, tellement il était déprimé : il avait peur de ne pas toucher sa

retraite d'ancien combattant.

– Éric Clapton ?

– Il ne disait jamais rien. Lionel, que se passe-t-il ? Je retrouve la mémoire.

– C'est parce que vous venez de trouver l'amour.

– Ne dites pas de conneries. J'ai faim.

– Je vous invite au bistrot d'Antoine.

– Qui est Antoine ?

– Le propriétaire du bistrot.

– On y va à pied ?

– Oui, c'est à vingt-cinq mètres.

Clara s'est mise hors ligne mais, trébuchant dans l'escalier, elle modifie involontairement la configuration de sa puce téléphonique, et une voix enfantine, qu'elle avait choisie – naguère, mais quand ? – dans un catalogue Orange foncé de 5 000 voix, lui annonce qu'elle a trente-sept messages. Elle préfère tous les effacer de deux clignements d'yeux.

Au bistrot, elle commande des raviolis, des rougets et des côtes d'agneau. Elle ne se souvient pas d'avoir mangé autant depuis... Elle ne se souvient pas d'avoir mangé autant. En plus, le serveur est ultra mignon. Mais elle a toujours préféré les intellectuels comme Boucicaut.

– Qui disait, Clara, que vous étiez sauvage ?

– Vous êtes vraiment chauffeur de taxi ?

– Oui. À Nice, c'est un excellent métier. On charge à mort les cons qui nous prennent à l'aéroport Nicolas-II et, en ville, il n'y a aucune course de moins de 20 eurofrancs qataris.

L'homme, qui prétend s'appeler Lionel, ne se force-t-il pas un peu trop, soudain, à parler comme un chauffeur de taxi ? Il règle l'addition avec un iPhone. Encore un adepte de l'iPhone, comme Boucicaut. C'est pratique pour payer mais ça fait trop ringard.

- Vous avez un iPhone, comme mon nègre.
- Votre nègre ?
- Boucicaut, celui qui a écrit mes mémoires. Il est allergique à la puce téléphonique intégrée, comme vous.
- Il disait que vous étiez sauvage ?
- Il ne disait rien.

Antoine, le fils du Antoine qui a ouvert le restaurant, vient les saluer. Il a reconnu Clara. Elle n'est pourtant jamais venue dans ce bistrot. Mais peut-être y est-elle déjà venue. Elle ouvre le livre d'or, le feuillette, reconnaît sa signature. C'était en 2058, le 1^{er} novembre. Elle referme le livre, se lève, sort et se retrouve nez à nez avec Aurélia Meyer et trois de ses gardes municipaux surnommés familièrement par les Niçois les Estrosiguards, du nom de leur fondateur. Ou boys, pour les francophones. Le restaurateur l'a dénoncée. Ou le chauffeur de taxi, qui vient de disparaître. A-t-il seulement existé ?

- Mes 500 eurofrancs qataris, réclame Aurélia.
- L'ex-présidente remet l'argent dans le sac de l'éditrice.
- Dépêchons-nous, on doit aller à la télévision.
 - On fait une émission ?
 - On en fait treize.
 - Malgré la mort de Solal Cohen ?
 - Elle a accéléré le mouvement. Son histoire est liée à la tienne et vice-versa. Sa mort me rend doublement service car je ne suis pas sûre qu'il aurait aimé le livre. Clara, tu m'écoutes ?
 - Non.
 - On appelle Aimé ?
 - Pitié, non.
 - On dit quoi à la presse ?
 - Merde.
 - Moi, j'ai 100 000 exemplaires à vendre, ce n'est pas le moment d'insulter les journalistes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jean-Paul, maintenant. Ces candidats sont intenable. Ils ne respectent même pas les morts.

– Oui, Jean-Paul.

– Je suis dévasté.

– Remets-toi.

– Bernard t’a parlé tout à l’heure ?

Ce n’était donc pas une hallucination. À moins que c’en soit une autre. Elle se demande si elle ne devrait pas essayer ce truc de Servier qui vient de sortir : le magno mystécorps. Elle a passé plusieurs heures à apprendre le nom, dans son grand bureau du quai de Conti.

– Oui.

– Il retire sa candidature ?

– Non.

– Tu ne lui en veux plus, pour Clara ?

– C’était il y a soixante ans.

– La Shoah, c’était il y a plus de soixante ans.

– Tu parles comme papa.

– C’est mal ?

– Non : c’est bien. Ne t’inquiète pas, Jean-Paul : je vais arranger les choses. Vous serez élus tous les deux.

– Moi en premier, je t’en prie : j’ai 112 ans.

– Tu ne les fais pas, c’est dingue.

– Je commence à les sentir, surtout au lit avec Maria-Anna. Une femme de trente ans a des exigences qu’un homme de cent douze ans n’est pas toujours capable de satisfaire.

– Jean-Paul, nous sommes dans une église.

– Je me demande pourquoi : Solal n’était pas catholique, ou alors j’ai mal lu son œuvre.

– Moi je le suis et mes enfants aussi. Et pour Solal, c’était ce qu’il y avait de plus chic. Tu imagines Tout-Paris dans une synagogue ?

- Très bien.
- Tu retardes de cinquante ans, mon pauvre Jean-Paul.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Retourne à ta place. J'ai envie d'écouter le discours de Yann Moix.

XII

Il se réveilla à minuit. Elle était assise à côté de lui, dans son élégance rigoureuse, automnale, musicale, affectueuse. Elle avait croisé ses jambes parfaites. Elle regardait la nuit.

- Je ne vois plus du tout qui vous êtes, dit-elle.
- Aimé Boucicaut, votre nègre.
- Ah oui, ça me revient. On ne devait pas dîner ensemble ?
- Si, mais je me suis endormi. Quelle heure est-il ?
- Minuit trois.
- Qu’y a-t-il d’ouvert à Nice à minuit trois ?
- Peut-être les commissariats, mais pas sûr.
- La Petite Maison ?
- Seulement pendant le ramadan.
- Qu’y a-t-il dans ton frigo ?
- On se tutoie ?
- Oui : depuis qu’on a couché ensemble.
- On a couché ensemble ?
- Oui, je te l’ai déjà dit.
- Quand ?
- Tu ne pourrais pas un peu arrêter ton Alzheimer ?
- Ce n’est pas un robinet.
- Ça en a pourtant l’air. Tu ne m’as pas répondu, pour le frigo.
- Je ne l’ai pas ouvert depuis un bon moment.
- Laissons tomber, je vais rentrer au Méridien.
- Pourquoi ne dors-tu pas ici ?
- Je ronfle. Enfin, il y a des filles qui disent que je ronfle et d’autres qui disent que je ne fais aucun bruit. Qui croire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XV

Au paradis, tout le monde vote, surtout le jour de l'élection de Dieu, car tout le monde est concerné. Dieu est déjà mort plusieurs fois – au décès de Nerval, à la naissance de Nietzsche, etc. – et on a dû en élire un nouveau. L'enfer, en revanche, est une dictature. De toute façon, le diable n'est pas mort une seule fois. C'est bien étrange, du reste, car il ne se repose jamais, ça devrait nuire à sa santé. Personne n'a dit ou écrit : « Le diable est mort ». Quelqu'un devrait essayer. Moi ?

La campagne électorale, parmi les bienheureux, commence de façon électrique. La rumeur a circulé au milieu des nuages dès le matin de la mort de Dieu : Solal Cohen se présenterait à la succession du Tout-Puissant. Revenu en vitesse de son enterrement à Saint-Germain-des-Prés, il a rassemblé ce qu'il appelle, depuis qu'il l'a constituée, sa garde rapprochée, un certain nombre d'intellectuels décédés et de milliardaires défunts sur lesquels il règne avec une autorité non dénuée d'affection. Au début de leur premier *brain trust*, une brise annonçant un nouveau venu au paradis se fit sentir et apparut Jean-Paul Lovamour.

- Que fais-tu là ? demanda le philosophe.
- Je suis mort, répondit l'autre philosophe.
- En sortant de l'église ?
- Oui : une voiture m'a renversé au croisement de la rue Jacob et de la rue Bonaparte, tandis que je me rendais d'un pas alerte à l'Académie française où ta fille Judith m'avait donné rendez-vous.

- Tu es sûr qu'elle ne conduisait pas la voiture ?
- Tu n'es pas drôle.
- Tu te joins à nous : nous sommes en train d'élaborer une stratégie qui me fera gagner les élections.
- Vous avez des élections ?
- Oui, Dieu est mort : il faut le remplacer.
- Tu te présentes ?
- Bien sûr. Qui, mieux que moi, pourrait être Dieu ? Je me suis beaucoup entraîné sur terre. Ne m'appelaient-on pas le pape de la Nouvelle Philosophie ?
- Pape, ce n'est pas Dieu.
- Ne jouons pas sur les mots, certains d'entre eux valent mieux que ça.
- Quels sont les autres candidats ?
- Des gens dont il faudra bien étudier le passé, il y aura sûrement des trucs louches dedans, un déjeuner avec Le Pen, un dîner avec Tarik Ramadan. J'ai Didier Daeninckx avec moi, il coordonnera les enquêtes spéciales.
- Je ne sais pas qui c'est.
- Un bon flic de base. Il n'est pas là car il a commencé son taf. Il a déjà trouvé un certain nombre de trucs croquignolets chez mes adversaires.
- Qui sont tes adversaires ?
- Des religieux, principalement. Jean-Paul II, par exemple. Mais lui, je le tiens par les couilles avec l'histoire du préservatif. Dieu, au vingt-et-unième siècle, ne mettrait pas de capote ? Inimaginable.
- Il y a aussi la pédophilie dans l'Église.
- C'est mon arme atomique, je ne l'utiliserai qu'en dernier recours. Je ne veux pas que Jean-Paul soit fâché contre moi pour l'éternité. Il y a un gros lobby catho au paradis. Et plein de

Polonais. Tous les officiers tués à Katyn, déjà. En plus, ils ne sont pas commodes. Et question antisémitisme, pas blanc-bleu.

– À propos, notre lobby à nous, il fait quoi ?

– Écoute, Jean-Paul, tu n’as pas bien compris : je veux être un Dieu moral. Comment te dire ? Un Dieu pluriethnique.

– Aux Arabes, qu’est-ce que tu diras ?

– Mon credo, c’est l’islam modéré. Il y a une plage au Maroc où ça marche encore, mais je ne me souviens plus du nom.

– Moi, je sers à quoi ?

– Une campagne électorale, même au paradis, ça coûte bonbon. Tu lèveras des fonds auprès de tes amies milliardaires sud-américaines. Celles qui sont mortes, bien sûr.

– Ma petite Maria-Anna, je me demande ce qu’elle fait en ce moment.

– Elle doit te veiller. Je suis désolé, Jean-Paul, mais vu le boulot qui t’attend ici, je ne peux pas t’autoriser à aller voir ton enterrement.

– Ce n’est pas grave. Je n’aime pas trop les enterrements. Même au tien, je me suis emmerdé.

– Morts à trois jours d’intervalle, le grand écrivain et son fidèle ami, écrivain aussi mais moins grand. De quoi entrer dans la légende.

– C’est fait depuis longtemps.

– Que Dieu t’entende. J’y pense, ce sera peut-être moi. Que je m’entende.

– Aucune femme ne se présente au siège de Dieu ?

– Si, plusieurs. Moi, je trouve ça bien, alors que Jean-Paul II est furax. Il est temps que les femmes prennent leur immortalité en main. Il y a Simone Veil, mais en campagne électorale elle est nulle, et puis les bienheureux ne lui pardonneront jamais sa loi de 1974 – près d’un siècle, tu te rends compte, mon vieux pote – pour l’avortement. Pauvre Simone, j’ai de la peine pour elle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Vous qui avez écrit ma vie, vous savez si j’ai une chance ? Moi, je suis sûre qu’on se tutoyait. Même si on n’avait pas couché ensemble.

– Une chance d’aller en enfer ? Oui. On en a tous une. Ça dépend comment le diable est luné. Il faut avoir du bol, comme pour les prix littéraires. Mon beau-grand’ père Éric pourrait vous en parler : il siège dans dix-neuf jurys. Ce n’est pas mal, surtout pour un aveugle.

– Il ne me reste qu’à mourir, alors ?

– Oui, mais pas le jour de mon mariage.

– Pourquoi ? Ça ferait un joli film.

Lumineuse dans sa robe du siècle dernier, Samantha glisse vers eux comme un navire de guerre dans la rade de Saint-Tropez. Elle sait le danger que représente Clara Bruti pour toute femme mariée. Elle prend le bras de son époux comme si c’était un fusil. Clara sourit avec tendresse à la jeune femme.

– Vous êtes une amie du marié ? demande-t-elle.

– Je suis la mariée.

– Je comprends mieux la robe. Je l’ai portée dans l’armée, il y a de ça...

– Soixante-dix ans, dit Aimé.

– C’est court, soixante-dix ans.

– Tu viens, chéri ? Il faut que je te présente aux nouvelles Mesdames Nabe : il a épousé les triplées syriennes à la mosquée de Trenton, la semaine dernière.

– Nabe n’était pas tellement lié à Berthet, sauf que l’autre avait vomi une fois dans ses WC, rue de la Convention – et les avait bouchés. Quand Berthet vomissait, c’était quelque chose.

1. Patrick Besson (NdA).

Du même auteur

Aux éditions Grasset

La Science du baiser

Les Frères de la consolation

Le Deuxième Couteau

La Présidentielle

Aux éditions Bartillat

28, boulevard Aristide-Briand

Tour Jade

Les Jours intimes

Aux éditions l'Âge d'Homme

Sonnet pour Florence Rey et autres textes

Aux éditions le Temps des cerises

L'Argent du parti

Le Hussard rouge

Aux éditions Gallimard

Déplacement

Aux éditions Fayard

Romans* (*Dara, La Statue du commandeur, La Paresseuse, Julius et Isaac, Lui*)

Romans** (*L'école des absents,*

La Maison du jeune homme seul, Lettre à un ami perdu,

Les Braban, Accessible à certaine mélancolie)

Romans*** (*Les Petits Maux d'amour, Je sais des histoire,*

Vous n'auriez pas vu ma chaîne en or ?,

Les Voyageurs du Trocadéro,

Ah ! Berlin,

Le Dîner de filles, Haldred)

Un état d'esprit

Didier dénonce

La Cause du peuple

Défiscalisées

Saint-Sépulcre !

La vie quotidienne de Patrick Besson sous le règne de François Mitterrand

Nostalgie de la princesses

Belle-sœur

Le Corps d'Agnès Le Roux

1974

Mais le fleuve tuera l'homme blanc

Le Plateau télé

Au Point

Contre les calomniateurs de la Serbie

Puta madre

Avons-nous lu ?

Premières séances

Mes vieux papiers

Aux éditions Mille et une nuits

Le Sexe fiable

Solderie

Encore que

La Femme riche

L'Orgie échevelée

Zodiaque amoureux

Marilyn Monroe n'est pas morte

La Titanic

Et la nuit seule entendit leurs paroles

Les Années Isabelle

Le Viol de Mike Tyson

Come Baby

Nouvelle Galerie